Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 6 (1973)

Heft: 1

Artikel: Conditions de la langue allemande entre l'empire et la republique (1871-1919)

Autor: Lenschen, Walter

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870970

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONDITIONS DE LA LANGUE ALLEMANDE ENTRE L'EMPIRE ET LA RÉPUBLIQUE (1871-1919)

Introduction

Dans la petite ville de Werden, située en Prusse rhénane, intégrée maintenant à la ville d'Essen, on peut trouver les prénoms des enfants nés depuis 1870 dans le registre de l'état civil [1]. L'examen de ces prénoms semble permettre la constatation suivante : à l'époque où l'Allemagne était un empire avec, entre autres, 22 princes, ducs et rois, les parents aimaient donner à leurs fils nouveau-nés le nom de Friedrich, Wilhelm ou Heinrich. Plus de la moitié des bébés masculins de Werden reçurent des noms de ce genre, c'est-à-dire des noms

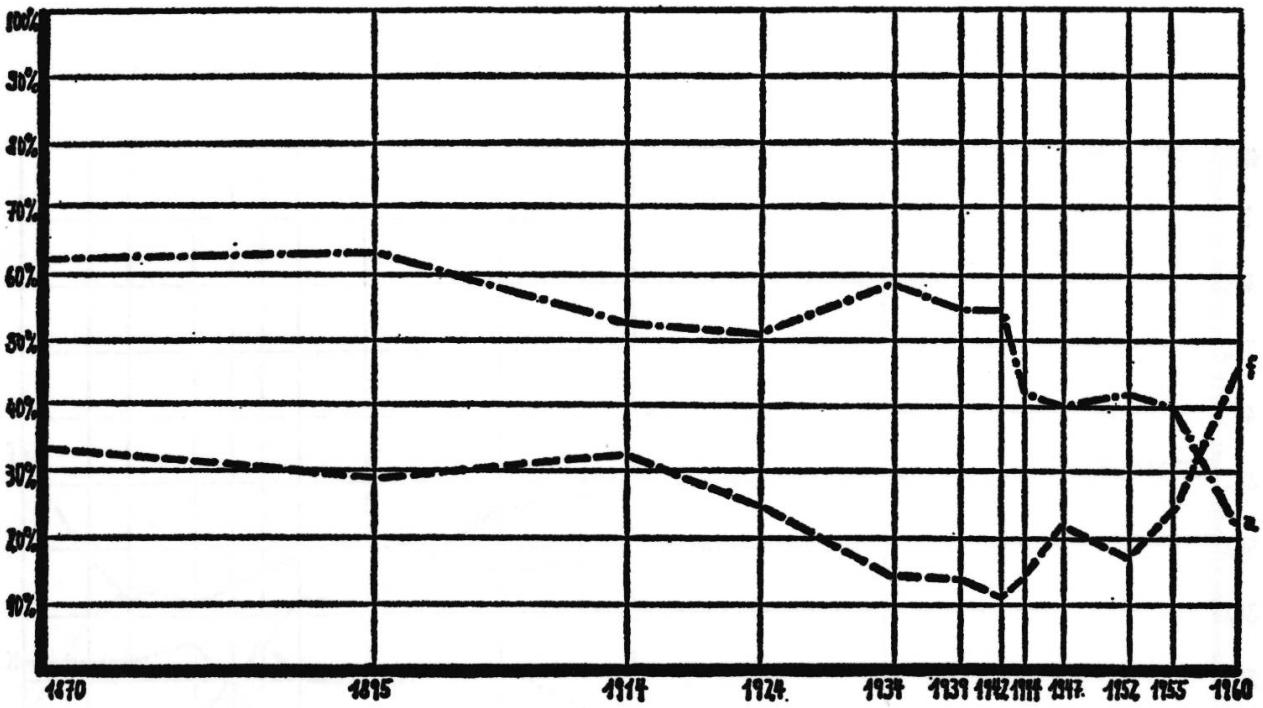


Fig. 1

Leçon inaugurale, prononcée le 27 avril 1972, dans la Salle Tissot du Palais de Rumine. Je tiens à remercier vivement Mme C. Thévenaz de m'avoir traduit le texte allemand.

qui existaient depuis longtemps en Allemagne et qui s'employaient dans les dynasties allemandes (fig. 1; voir note 1 a). Non seulement deux rois prussiens et deux empereurs allemands de cette époque se prénommaient Wilhelm, mais aussi le fils de Guillaume II (1882-1951), le duc de Brunswick (1806-1884), le grand-duc d'Oldenburg (1785-1823), le landgrave de Hesse-Kassel (1743-1821), l'archiduc d'Autriche (1827-1874), le prince de Schleswig-Holstein-Glücksburg (1816-1893), le prince d'Orange-Nassau (1772-1843), deux rois de Wurtemberg (Wilhelm I 1781-1864, Wilhelm II 1848-1921), le margrave de Bade (1792-1859), le prince de Bade (1829-1897), deux Electeurs de Hesse (Wilhelm I 1743-1821, Wilhelm II 1777-1847), etc.

De même, 16 % des garçons nés à Werden entre 1870 et 1895 furent appelés Guillaume. Dans les années 20 de notre siècle, ces noms propres aux dynasties perdent leur prédominance [2] — de même qu'entre temps, les princes ont perdu la leur — tandis que, parallèlement, les formes abrégées comme Heinz au lieu de Heinrich augmentent entre 1914 et 1924, passant de 10 % à 20 %. Il semble donc ici que le choix du prénom, c'est-à-dire la libre décision du nom qu'on veut donner à son enfant, va de pair avec certaines transformations historiques. Cette impression s'accentue encore lorsqu'on considère brièvement les périodes suivantes (fig. 2; voir note 2 a):

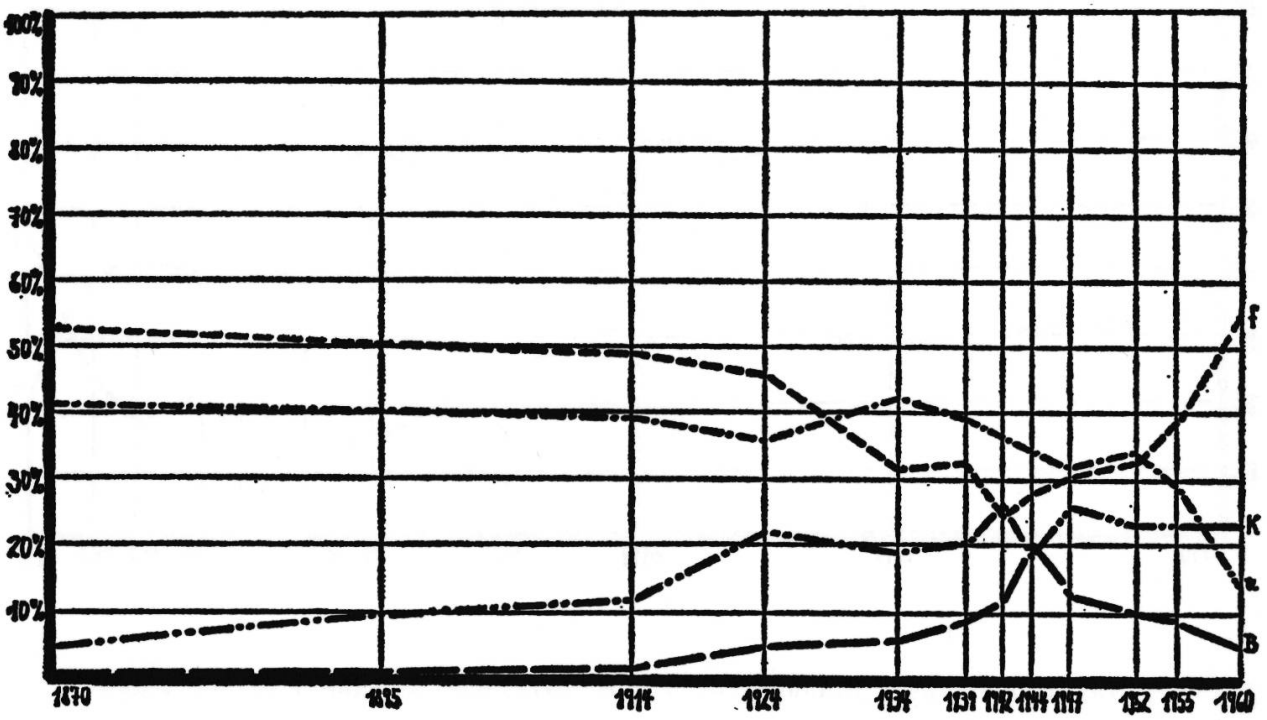


Fig. 2

pendant la deuxième guerre mondiale, les formes abrégées diminuèrent passagèrement ; de 1934 à 1944, c'est-à-dire pendant le IIIe Reich, apparaissent les noms doubles comme Karl-Heinz, Horst-Dieter qui n'existaient guère à l'époque de Guillaume et qui régressent rapidement ensuite.

Depuis les années 50 la part des prénoms provenant de sources linguistiques non germaniques, souvent à résonance chrétienne, augmente, comme par exemple Thomas ou Stefan. L'auteur de ces observations souligne cependant qu'il ne s'agit pas là d'une christianisation de la vie quotidienne, mais de la beauté sonore de ces noms. On pourrait, à nouveau, songer à une correspondance entre des événements historiques (fin de l'Etat nazi) et des transformations linguistiques : on ne veut plus de prénoms à résonance germanique ou liés à des modèles, ou du moins à d'autres modèles que jusqu'alors, on veut surtout des prénoms de belle sonorité, les modèles étant largement tombés en discrédit.

Ce sont de telles correspondances entre phénomènes historiques et phénomènes linguistiques qui vont faire l'objet de l'analyse qui va suivre, et cela pour une période relativement courte de l'histoire allemande. Nous prendrons comme dates-limites le début du Second Empire (1871) et le début de la Première République en Allemagne (1919). Les prénoms de la ville de Werden ne servaient que d'exemple restreint pour un corpus de monèmes/mots de cette époque.

En effet, la difficulté de l'analyse du lexique d'une langue vivante — à la différence de son système phonologique — réside dans le fait qu'il ne consiste pas en une « liste fermée » (Martinet), mais en une liste ouverte [3], constamment susceptible d'être élargie ; c'est pourquoi il n'y aura que peu d'exemples particuliers dans ce qui va suivre. Le vocabulaire contient l'analyse qu'une communauté linguistique a faite de ses expériences [4] ; de nouvelles expériences de la communauté linguistique peuvent apparaître dans les transformations du vocabulaire. Pour employer la terminologie de la sémiotique, ce qui nous importe ce n'est pas l'aspect syntactique, ni l'aspect sémantique, mais l'aspect pragmatique de certaines expressions verbales. Dans cette terminologie, « syntactique » signifie l'organisation et les propriétés combinatoires des expressions, et tient donc compte des traits phonologiques, morphologiques et syntactiques (au sens restreint). On parle de « sémantique » lorsqu'on considère les expressions en relation avec les contenus ou les faits que ces expressions traduisent. Le terme « pragmatique » enfin indique que les expressions sont considérées par rapport aux personnes qui s'en servent et par rapport aux contextes d'action socio-culturelle à l'intérieur desquels le phénomène se passe [5].

C'est là manifestement une façon de voir les entités linguistiques sous un aspect embrassant une pluralité de choses, particulièrement approprié au travail interdisciplinaire. Il ne faudrait donc pas s'attendre, avec nos brèves observations exposées en quelques minutes, à des résultats, mais tout au plus à ce que des problèmes ouverts soient posés. Toute correction sera la bienvenue.

Si nous employons des termes de la sémiotique, nous ne voulons pas non plus suggérer qu'il y ait accord sur la place des langues humaines dites « naturelles » par rapport aux autres systèmes de signes. Par exemple le philosophe allemand Gadamer, influencé par Heidegger, refuse d'admettre que la langue humaine est caractérisée de façon adéquate par l'expression « instrument » : « La langue ne représente pas, à côté du signe et de l'outil — qui, tous les deux, caractérisent certainement aussi l'être humain — un troisième instrument. La langue n'est absolument pas un instrument, un outil... (car il est inhérent à l'instrument que nous maîtrisions son usage et cela signifie que nous puissions le prendre en mains et le déposer lorsqu'il aura rendu son service. Ce n'est pas la même chose que lorsque nous nous servons des mots que contient une langue et qu'après usage nous les laissons retomber dans la réserve générale de mots dont nous disposons). Une telle analogie est fausse pour la simple raison que nous ne sommes jamais une conscience en face du monde, dans un état pour ainsi dire sans langue permettant de nous saisir de l'instrument de la communication. Dans tout ce que nous savons du monde et de nous-mêmes, nous baignons au contraire déjà dans la langue qui est la nôtre. Nous grandissons, nous apprenons à connaître le monde, à connaître les hommes et finalement à nous connaître nous-mêmes en apprenant à parler. Apprendre à parler ne veut pas dire acquérir l'usage d'un instrument déjà existant pour désigner le monde déjà familier et connu, mais apprendre à parler veut dire : entrer en possession de l'expérience familière et de la connaissance du monde tel qu'il nous entoure. » [6] C'est volontairement que nous laissons la question ouverte.

S'il n'y a encore que peu de tentatives pour établir une connaissance systématique de l'aspect pragmatique des langues naturelles, si des notions précises semblent encore manquer, cela ne nous libère pas de la tâche d'y réfléchir. Les notions, par exemple des sciences exactes, ne paraissent plus précises que les mots de la langue courante que parce qu'il y a, derrière les notions, une définition stéréotypée sous forme de phrase. La plupart du temps, cette définition n'est pas exprimée ; mais cela ne change rien au fait que la signification d'une notion est établie par un contexte — exactement comme pour les

autres mots [7]. Si des notions ainsi reçues manquent, l'évolution de la pensée scientifique attribue à des expressions moins précises (par exemple des métaphores) un rôle important, permettant de traiter des objets qui autrement seraient encore à peine susceptibles d'être analysés [8]. Et même une théorie cohérente (telle qu'on l'exige volontiers aujourd'hui) ne préserve pas d'emblée du danger qu'Adorno a décrit en ces mots : « Déjà en général, avoir une opinion, exprimer un jugement, implique une fermeture par rapport à l'expérience, tend vers l'illusion ; alors que d'autre part, n'a de raison que celui qui est capable d'exprimer un jugement : c'est peut-être là la contradiction la plus profonde et la plus inévitable inhérente à toute opinion. » [9]

La langue allemande — un fait social en une période de rapports changeants entre phénomènes sociaux et Etat

En 1968 encore, Jean Fourquet disait de la situation linguistique en Allemagne : « Un premier fait remarquable est qu'on n'observe pas en Allemagne ce qu'on observe en France autour de Paris, en Angleterre autour de Londres : une vaste aire continue où le dialecte a pratiquement disparu, et où il n'y a qu'un moyen d'expression, la langue commune, qu'il s'agisse des activités intellectuelles les plus hautes ou de l'usage le plus familier. On peut encore faire des cartes dialectales de l'Allemagne sans blanc apparent. » [10] A la différence de la France, de l'Angleterre ou de l'Espagne, il n'y a pas eu, en Allemagne, une volonté gouvernementale [11] d'une dynastie qui eût créé un Etat. La nation n'avait pas d'Etat, pas plus qu'une capitale. Tout au long des siècles au cours desquels la langue allemande moderne s'est formée, l'Allemagne se présentait comme une formation décentralisée avec de petites capitales rivales : Munich, Dresde, Stuttgart, Weimar, Berlin, etc. [12]. C'est sans doute en relation avec ces faits bien connus qu'il faut voir cette autre observation de Fourquet « qu'il est plus difficile [en Allemagne] qu'en France de dégager une norme linguistique à laquelle tous se conforment » [13]. Il est vrai qu'après la deuxième guerre mondiale on peut constater que le déplacement de plusieurs millions d'Allemands de l'est à l'ouest a fortifié une tendance, déjà existante, au « colloquial standard German », évitant la collision entre les dialectes allemands de l'est et de l'ouest [14]. Mais on ne peut qu'être d'accord avec Fourquet pour l'époque de 1870, au moment où les Etats de l'Allemagne du Sud (Bavière, Wurtemberg, Bade) se virent tout à coup unis à l'Allemagne du Nord, la Prusse, formant avec elles un seul Etat. Une fois

de plus, l'hostilité commune avait fait ses preuves comme force unificatrice.

Conformément aux méthodes de la publicité qui veulent qu'on s'appuie sur ce qui est connu, on orna le nouvel Etat de vocables positivement appréciatifs comme Empire, Empereur au lieu de se servir de mots plutôt désignatifs comme confédération et président [15]. C'était là une sorte d'égard calculé envers les Allemands du Sud et les libéraux ; il s'agissait de cacher, derrière la notion d'empereur, l'hégémonie de fait de la Prusse [16] et de s'assurer, grâce à la notion d'empire, l'accord des personnes traditionnellement orientées vers l'ancien Saint Empire romain-germanique. Comme désormais les décisions politiques furent prises en Allemagne du Nord, il en fut de même sur le plan linguistique. Déjà en 1873, l'auteur d'une quelconque « grammaire pour Allemands cultivés », parue à Greifswald près de la mer Baltique, s'adresse à « nos frères de l'Allemagne du Sud et du Centre » en les appelant « gens charmants » ('herzige' Leute) et il les prie de ne pas lui en vouloir si, à l'occasion, il identifie par trop l'allemand du nord et la langue commune allemande. « Ne parlons pas de 'particularisme', nous voulons un seul empire, un seul droit, une seule mesure, une seule monnaie, etc., notre langue aussi sera de plus en plus unifiée. » [17]

On voit ici comment des notions socio-culturelles et politiques (empire, particularisme, mesure, monnaie, droit) mènent sans hésitation à une langue allemande unifiée. Il paraît aussi important de relever qu'on ne laisse pas l'unification de la langue se dérouler 'historiquement', malgré la mentalité historisante, mais qu'on l'accélère par la voie de la normalisation. Cela va de pair, pendant le dernier quart de siècle, avec l'augmentation de l'interventionnisme étatique qu'on peut observer également dans d'autres domaines.

Il y a aussi le directeur de gymnase, Konrad Duden (1829-1911), qui, se sentant appelé par les événements historiques à de grandes tâches, fait loi — avec l'aide des autorités — dans l'orthographe allemande. Lui qui jusqu'alors n'avait rédigé des règles d'orthographe que pour son gymnase, décidera désormais de « l'orthographe allemande » pour gens studieux et cultivés, « au moment où (comme il le dit lui-même) naquit dans la ville royale française la dignité impériale allemande et, avec elle, l'unité politique de l'Allemagne » [18]. Duden était également un Allemand du nord. De même la prononciation allemande [19], et la 'Société pour le soutien de la langue allemande' (der Allgemeine deutsche Sprachverein, dont nous parlerons encore) entreprit la purification de la langue, comme on disait, du point de vue de l'allemand du nord.

Dans tous ces phénomènes — et beaucoup d'autres, analogues — on est frappé par plusieurs traits particuliers. S'il était difficile, au sud, d'assimiler les éléments du nord, il est un fait que la normalisation relativement tardive et, par conséquent, précaire, s'est faite non pas au 17e siècle absolutiste, mais au 19e siècle bourgeois. Il y a, de plus, une certaine simultanéité entre la normalisation de la langue et, sur le plan politique, économique et social, la fin du libéralisme au profit du néo-mercantilisme et de l'interventionnisme [20]. On subordonne le comportement linguistique également à des relations verticales de dépendance et de puissance [21].

On trouve une illustration assez banale de cette transformation dans le succès commercial d'un livre au titre significatif « Allerhand Sprachdummheiten » (« Toutes sortes de sottises linguistiques »). Ce livre parut en 1891, et en quelques mois 40 000 exemplaires furent vendus [22]. En 1891, il était apparemment important pour beaucoup de gens de se préserver de sottises linguistiques, alors que, dix ans auparavant, des livres semblables, remarqués par les seuls spécialistes, n'eurent aucun succès commercial. Wustmann (1844-1910), l'auteur de ce livre, attribue en particulier aux journaux la faute de cette dégénérescence de la langue allemande, journaux qui, dit-il, ont tellement augmenté depuis la révolution de 48, et qui emploient dans leurs rédactions avant tout des ratés, souvent des juifs, naturellement des gens sans diplôme officiel qu'on exige même de tout maître primaire [23]. La menace de paraître sot en s'écartant du modèle se lie donc à l'antilibéralisme, à l'antisémitisme en un faisceau de rapports de puissance ; et par conséquent Wustmann souhaite que la langue des journalistes soit également soumise à un examen de l'Etat. Le sociologue Habermas semble avoir raison en disant que la société bourgeoise, au cours de cette évolution, est obligée d'abandonner même la moindre apparence d'un domaine neutre par rapport à l'autorité [24]. Le roman de Heinrich Mann, *Der Untertan* (1914/1918) donne une anlyse concrète de ces décennies caractérisées par une repolitisation du domaine social [25] et une diminution progressive de la séparation entre Etat et société [26].

On peut compléter l'image en relevant que — sur l'ordre de Bismarck — un haut fonctionnaire, le secrétaire d'Etat Heinrich von Stephan (1831-1897), germanise en 1874/75 quelques centaines d'expressions étrangères de la poste : « einschreiben » au lieu de « recommandieren », etc. Ce ministre, qui, comme ses collègues des chemins de fer et de l'armée, s'était occupé de la langue allemande dans son département, devint le premier membre honoraire du 'Sprachverein', cette société à laquelle Spitzer fit en 1918 le reproche

« d'osciller entre le statut d'une association scientifique privée et celui d'un ministère utopique pour la propagande pangermanique » [27]. Spitzer avait apparemment remarqué que le domaine privé se trouvait mis en question au moment où les puissances sociales elles-mêmes acquéraient des compétences d'autorité publique [28].

Les deux Constitutions

Cette augmentation de l'interpénétration mutuelle entre Etat et société me semble avoir laissé des traces dans la transformation de la langue de la Constitution du Reich allemand du 11 août 1919 — qu'on appelle la Constitution de Weimar — par rapport à la précédente Constitution de l'Empire allemand du 16 avril 1871. Il vaut la peine de souligner le simple fait qu'à Weimar on exprimait bien des choses autrement que cinquante ans auparavant, car la langue juridique manifeste souvent une certaine force conservatrice [29]. Et cela pour de bonnes raisons : une transformation de la formulation peut entraîner, involontairement, des conséquences juridiques, si bien qu'on évite le changement de l'expression [30]. Néanmoins, les textes de lois de différentes époques auront une forme différente. Sans parler des lois médiévales, le Code général de Prusse de 1794 tenait à préciser le plus de choses possible, en 17 000 alinéas. Un exemple : lorsqu'il s'agissait de la démarcation de propriétés foncières, le législateur ne parlait pas de démarcations en général, mais avec précision de palissades, de murs, de clôtures, etc. « Si l'on ne peut déterminer qui est le propriétaire d'une telle clôture, on considérera comme propriétaire de clôture celui sur le fonds de qui les piquets, appuis ou poteaux sont implantés, et il a le devoir d'entretenir la clôture. En échange, le voisin du côté où les planches sont fixées doit lui permettre l'accès sur son sol lorsque des constructions ou des réparations de la clôture s'avèrent nécessaires. La toiture des piquets doit être tournée du côté du sol dont le propriétaire possède la clôture. Si les planches sont plantées au milieu des piquets, il faut considérer la clôture comme propriété commune... » Voilà l'esprit pédagogique de « l'Etat policier » prussien, plein de sollicitude au 18e siècle, vu qu'il n'attend pas de ses sujets la capacité d'insérer des incidents concrets dans l'ensemble abstrait des règles juridiques [31].

Pour en revenir à la Constitution de Weimar, on voulait et considérait apparemment comme nécessaire qu'elle se distingue de celle de 1871. Voyant que le premier projet gouvernemental de 1919 res-

tait par trop dans les voies traditionnelles, le député Friedrich Naumann (1860-1919) formula le grief suivant: « Il manque une expression constitutionnelle du caractère propre à la nouvelle époque. » [32] Même sans nous arrêter au fait qu'une telle exigence n'allait pas du tout de soi, quelle était cette nouvelle époque ? Rappelons rapidement les transformations non linguistiques : la monarchie constitutionnelle avait disparu; l'Allemagne, d'Etat agricole avec des couches dominantes étroitement délimitées, était devenue un Etat industrialisé ; les journaux s'étaient multipliés [33] ; des représentants des ouvriers siégeaient au gouvernement et dans l'assemblée constituante; la guerre et la révolution avaient eu lieu ; la politique n'était plus une profession secondaire bénévole pour des notables [34]. Ainsi, on trouve à l'article 148, alinéa 3 de la Constitution de Weimar un décret qu'on chercherait en vain en 1871 : « Chaque élève reçoit au terme de la scolarité obligatoire une copie de la Constitution. » On n'abandonne donc plus simplement à la famille la socialisation ou l'éducation des jeunes (abstraction faite de l'obligation scolaire généralisée), mais on veut que le texte de la Constitution lui-même influence chaque adolescent [35]. Des mesures socio-politiques comme celle-ci montrent comment, dans l'Etat industrialisé et plus développé, des instances non familiales pénètrent dans des domaines qui, auparavant, passaient pour privés [36] ; l'Etat intervient ici dans l'éducation politique, dont on a souvent déploré l'insuffisance [37], donc aussi, sur un plan important, dans le comportement linguistique des jeunes.

Si chaque adolescent était censé posséder cette Constitution, il fallait qu'elle emploie un vocabulaire que n'importe qui pût comprendre. Parallèlement, Friedrich Naumann, mentionné plus haut, présenta à l'Assemblée constituante un traité avec le titre « Essai d'un droit fondamental compréhensible pour le peuple » (Versuch volksverständlicher Grundrechte) [38]. Ici on atteint la distance la plus grande par rapport à 1871 et « l'union politique utilitaire » [39] qu'avait été l'Empire ; la séparation entre Etat et affaires publiques semble être révoquée. Mais les propositions de Naumann parurent à la commission manquer de caractère juridique et technique, quand bien même elle vantait son « goût littéraire » et son « sentiment patriotique » [40]. On s'attendait, semble-t-il, à un code lexicologique moins élaboré, permettant une plus grande prévisibilité, ce qui aurait correspondu au droit allemand formulé moins de façon casuistique que de façon abstraite [41]. Le « droit fondamental compréhensible pour le peuple » fut donc refusé comme étant « une collection d'aphorismes politiques ». Il n'était pas si facile d'éviter la langue spécialisée juri-

dique qui, depuis l'introduction du Droit romain et depuis l'apparition de juristes professionnels, s'était développée séparément. Les sentences « semi-liturgiques » [42] de Naumann convenaient mal à ce langage juridique : « Unité et droit et liberté sont la patrie de l'Allemand » ; « Ordre et Liberté sont enfants d'un même père » ; « l'art est une affaire nationale » ; « chaque travail jouit d'un droit et d'une dignité identiques ... celui qui ne veut pas travailler, ne mangera pas non plus ». C'est ainsi que Naumann concevait l'expression constitutionnelle des gens « socialisés, groupés » de 1919 [43].

Bien que la proposition de Naumann échouât, l'idée de la nécessité d'être 'compréhensible pour le peuple' paraît manifeste dans la Constitution de Weimar. Je donne quelques exemples. La longueur moyenne des phrases était, en 1919, d'environ vingt mots par phrase, en 1871 elle était de trente mots environ [44]. Du moment que la conscience humaine ne peut embrasser, en même temps, qu'une quantité déterminée d'informations [45], ce raccourcissement de la moyenne des phrases a pour effet de faciliter la compréhension.

De plus, il semble que cette tendance à employer des phrases plus courtes corresponde à une évolution de la syntaxe de la prose usuelle du vingtième siècle, opposée en cela à celle du siècle précédent [46]. Le texte de la loi de Weimar n'est pas, à cet égard, un phénomène isolé de la prose usuelle, ce qui est sans doute aussi un aspect qui le rend 'compréhensible au peuple'. Il apparaît donc que les reproches qu'on a faits pendant les décennies intermédiaires à la langue juridique ont été entendus en 1919.

Nous n'avons pas l'intention de procéder ici à une comparaison détaillée entre les deux Constitutions ; nous nous contenterons d'en relever encore quelques traits. On a l'impression que le texte de 1871 est souvent plus précis que celui de 1919, par exemple: en 1871, les phrases une et deux de l'article 2 disent : « Les lois du Reich ont force légale par la proclamation de la part de l'Etat laquelle s'exécute par le moyen d'une Feuille juridique officielle. A moins qu'un autre début de l'entrée en vigueur ne soit décrété, celle-ci débute le quatorzième jour après le jour où la pièce y relative de la Feuille juridique officielle a été éditée à Berlin. » [47]

En 1919 par contre, les articles 70 et 71 disent : « Le Président du Reich a pour tâche de constater légalement les lois élaborées constitutionnellement et de les proclamer dans le délai d'un mois, dans la Feuille juridique officielle (art. 70). Les lois entrent en vigueur, en absence de tout autre décret, le quatorzième jour après celui où la Feuille juridique officielle a été éditée dans la capitale du Reich (art. 71). » [48]

Les différences syntactiques visibles indiquent des différences pragmatiques : ici des gens différents écrivent pour des gens différents, dans des circonstances différentes. Au lieu de « à moins qu'un autre *début de l'entrée en vigueur* ne soit décrété », il est dit en 1919 « en absence de tout autre décret ». On suppose donc que le lecteur de 1919 rapporte l'expression « tout autre » au terme de l'entrée en vigueur et non au reste du contenu de la loi. D'une façon analogue, on voit que « le quatorzième jour après le jour où *la pièce y relative...*» devient « après le jour où *la Feuille...* a été éditée ». On croit donc le lecteur capable de reconnaître que l'entrée en vigueur de la loi X se rapporte à la publication de cette loi X (et non d'une autre loi) [49]. Dans la formulation du texte de 1919, on semble compter sur des interprètes qui s'attachent à l'intention du texte au lieu de constater à tout prix une faille dans l'énoncé du texte [50]. Le contexte (« Einbettung », selon Bühler) des expressions verbales a changé, les relations entre le rédacteur et le lecteur du texte ont changé : en 1871, il s'agissait d'une alliance entre princes, en 1919 c'était « le peuple allemand » qui « s'était donné lui-même cette Constitution » [51], selon les préambules.

Les échantillons du texte manifestent encore de petits changements : le pronom relatif « welcher » est évincé par « der ». Car des critiques de la langue, comme Wustmann, avaient fait la guerre à « welcher » (comme aussi à « derselbe », non pas au sens de 'idem', mais comme pronom personnel), arguant que ces pronoms font partie de la langue de la paperasse (Papiersprache) et non de la langue parlée [52]. Là encore, le texte de Weimar se veut proche de l'usage populaire.

Une dernière différence: en 1871 on disait que la loi était « publizirt », en 1919 elle est « verkündet » (art. 70). La Constitution de Weimar évite manifestement les mots dits étrangers. Au lieu de « Indigenat » (art. 3) elle dit « Staatsangehörigkeit » (art. 110) [53], au lieu de « Emission von fundirtem und unfundirtem Papiergelde » (art. 4) elle dit : « Ausgabe von Papiergeld » (art. 7), au lieu de « Expropriationsrecht » (art. 41) on dit « Enteignungsrecht » (art. 94). On cesse de « adoptiren » (art. 9) une opinion pour dire « zustimmen » (p. ex. art. 69); on dit au lieu de « Majorität » (art. 9) « Mehrheit » (art. 66), et « Requisitionen » (art. 4), « Substitution » (art. 15), « Exekution » (art. 19), « Kompetenz » (art. 23), « Petition » (art. 23) ont tout à fait disparu, de même que les

« Prägravationen » (art. 58), « Ordinarium » (art. 65), les « Avancements » (art. 66), « dislocirt » (art. 66), « requiriren » (art. 66), etc.

Au cours des délibérations constitutionnelles on avait même proposé — sans succès — de remplacer « Präsident » par « Reichsverweser », « Reichswart », ou « Reichswalt » [54]. Apparemment le vent qui, dans les précédentes décennies du nationalisme, avait soufflé avec force contre les mots étrangers, ne s'était pas encore tout à fait apaisé dans la commission constitutionnelle [54a]. Le phénomène est bien connu : au moment où le sentiment national se renforçait, on luttait aussi contre la langue de l'adversaire : à la Guerre de Trente Ans, à l'époque de Napoléon, après la fondation de l'Empire et pendant la première guerre mondiale [55]. Il est facile de trouver des exemples : en 1897 un « Deutsches Militär-Lexikon » déclare surannées toute une série d'expressions spécialisées provenant du français (et du latin). « A cheval » se dit maintenant « rittlings », « accotement », « alimentiren », etc. ne se disent plus. Si la langue de l'adversaire n'offre pas de cible, on lui reproche autre chose : on apprend, à propos du mot « Amulett », qu'il était particulièrement répandu au Moyen Age, et on ajoute : « des soldats superstitieux — comme beaucoup de Français — en portent encore aujourd'hui. » Comment caser sous le mot « Altersgrenze » quelque chose d'anti-français ? Eh bien, les officiers français doivent, à un certain âge, prendre leur retraite, « si bien que la France ne peut pas avoir un Blücher, Moltke, Steinmetz », etc. [56].

Un autre observateur, un soldat en congé, semble-t-il, s'étonne en 1915 de l'insistance avec laquelle on combattait même le petit mot « adieu » [57]. Il raconte que même les enfants évitaient « craintivement » tout mot étranger dans la conversation, ce que des enfants ne font guère sans pression extérieure, dans la mesure où ils maîtrisent l'usage de tels mots. Adorno se souvient également que des maîtres d'école — « des patriotes irremplaçables », dit-il — l'exhortaient pendant la première guerre mondiale à éviter « les mots étrangers superflus » [58], tout à fait dans l'esprit des règlements du 'Sprachverein' qui, autour de 1910, avait environ 30 000 membres, parmi eux beaucoup de fonctionnaires et d'enseignants. Cette société se proposait de « cultiver l'esprit authentique et l'essence propre de la langue allemande, d'éveiller l'amour et la compréhension de la langue maternelle, de vivifier le sens de la pureté, de la justesse, de l'exactitude et de la beauté, et, par conséquent, de soutenir l'épuration des parties étrangères, inutiles, et de fortifier par là même la conscience du peuple allemand » [59].

Les mots étrangers

L'activité la plus spectaculaire de la société concernait la lutte contre ce qu'on appelait les mots étrangers 'superflus'. On cherchera en vain une définition valable de ce que sont les mots étrangers ; le degré atteint dans l'adaptation à l'allemand ne saurait être décisif, sinon le pluriel « Balkone » passerait pour non étranger (mot d'emprunt = Lehnwort), le pluriel « Balkons » par contre en ferait un mot étranger. On estimait toutefois le nombre des mots étrangers existant en allemand vers le début du 20e siècle à 70 000 environ (ou plus) [60]. Le dictionnaire des mots étrangers de Duden, de l'année 1960, n'enregistre que ceux d'usage plus fréquent, ce qui fait tout de même 40 000 [61], donc à peu près dix fois plus qu'en français [62], un nombre visiblement considérable si l'on évalue la totalité du lexique allemand à 400 000 unités environ [63]. Même le défenseur et maître dans l'usage des mots étrangers, Adorno, ne conteste pas qu'ils constituent un privilège de culture. Celui qui n'a pas eu assez tôt l'occasion de connaître les langues classiques (ou du moins une langue romane) reste souvent fermé à la langue « des augures » [64]. C'est sans doute encore une raison qui explique l'absence de mots étrangers dans la Constitution de Weimar, il y va encore une fois de son caractère « compréhensible pour le peuple ». La fraction du Reichstag depuis 1912 la plus forte, les socio-démocrates, également le groupe le plus fort dans l'assemblée constituante, souhaitait visiblement supprimer en même temps que les autres privilèges cette barrière constituée par les mots étrangers [65]. A la différence de l'Autriche et de la Suisse, l'Allemagne associait l'élément humaniste inhérent aux mots étrangers à « culture de savants » et « mœurs de cour », et non à la langue populaire plus ancienne, dit Adorno.

Faisons maintenant abstraction des traits chauvins de cette lutte contre les mots étrangers ; elle se retrouve dans une réaction répandue contre l'établissement d'une terminologie scientifique, par exemple : « Une terminologie détruit l'apparence naturelle et originelle de la langue historique. » [66] Une terminologie, surtout si elle n'est pas la nôtre, nous rappelle que les choses pourraient aussi se dire autrement, qu'« il n'y a pas de rapport nécessaire entre la référence objective et la forme linguistique » [67]. Ce genre de soupçon, que ce qu'on dit pourrait ne pas être immédiatement ce qu'on veut dire, que l'expression verbale ne garantit pas d'emblée la communication [68], ne semble pas avoir effleuré les gardiens de la langue allemande. Ils n'auraient pas su que faire des concepts signifiant-signifié que de Saussure développait au même moment, de Saussure dont

l'influence en Allemagne fut retardée de plusieurs décennies, à vrai dire jusqu'après la deuxième guerre mondiale [69].

On n'attribuait pas non plus beaucoup d'importance au fait que la langue représente un système, car on s'accordait le droit d'éliminer des mots isolés sans compter que des mots voisins dans le champ lexicologique s'en trouveraient influencés [70]. De plus, on se privait de l'avantage d'une intelligibilité internationale, ainsi que de l'autre avantage que peuvent apporter des mots étrangers non assimilés dans la terminologie, puisque ceux-ci sont plus faciles à utiliser dans un seul sens déterminé, ne déclenchant pas autant d'associations que les mots de la vie courante [71].

Le fondement de ces normalisations douteusement conservatrices [72] de la langue réside sans doute dans la prédominance de l'étude historique de la langue. Ce qui avait cours, c'était la phrase célèbre de Hermann Paul, dans les « Prinzipien der Sprachgeschichte », de 1880 : « On objecte qu'il y a encore une autre étude scientifique de la langue que l'étude historique. Mais je dois m'y refuser. » Ce qui comptait, c'était la provenance d'un mot : s'il provenait du français (ou, en 1936, de l'hébreu), on pouvait, on devait l'éliminer sans tenir compte de la place qu'il avait fini par occuper dans le système de la langue [73]. Cette orientation se révèle aussi dans le fait que la linguistique allemande, dans les années 1890, n'a pas participé à l'élaboration d'une statistique de la langue allemande. Cette statistique se compose d'une liste de 11 millions de mots, établie par 800 collaborateurs, mais c'était l'intérêt sténographique qui était dominant — la linguistique hésitait encore [73a].

Le 'Sprachverein' fit imprimer à bas prix des livres de « Germanisation », pour la cuisine (« Speisezettel »), le commerce, « la vie familiale et sociale », pour la langue officielle, l'école, l'art de guérir (« Heilkunde »), pour l'art musical (« Tonkunde »), le théâtre (die « Bühne ») et la danse, etc. La Bibliothèque cantonale et universitaire de Berne, par exemple, reçut les premiers quinze numéros de la revue du 'Sprachverein' — comme don du même 'Sprachverein'. La Société fit parvenir — gratuitement — des listes de mots aux clubs de tennis et de football ; dans ces listes on traduisait des douzaines d'expressions anglaises de la vie sportive, incitant les footballeurs à « se libérer entièrement des expressions anglaises » [74]. Car voici que l'influence étrangère ne venait plus seulement d'au-delà du Rhin, mais aussi de la Manche, dans le domaine du commerce, de la science, de la technique, de la mode, du sport, etc. Dans le roman de Theodor Fontane, *Frau Jenny Treibel* (1892), on voit apparaître un caniche du nom de Fips et l'on demande ironiquement à son pro-

priétaire : « Dites-moi, comment écrit-on donc ce nom, avec f ou ph ? Phips avec ph est anglais, ça sonne plus distingué. » On a écrit, le 14 octobre 1899, dans le *Daily Telegraph,* qu'« à aucune époque la vie familiale et sociale en Allemagne n'a été influencée par l'anglais autant qu'à présent » [75]. Un membre du 'Sprachverein' dit avec venin: « Il y a plus d'un jeune Allemand qui considère comme son but le plus élevé de se faire prendre pour un Anglais. » [76]

L'acceptation de nombreux mots étrangers n'est pas forcément à considérer comme indice d'hostilité — et cela quelques années avant la guerre.

Comment comprendre ces faits ?

Nous pouvons le constater : les temps étaient incertains pour le lexique allemand et pour celui qui voulait en faire un usage correct. Dans une brève histoire de la langue allemande on peut lire que, grâce aux moyens de communication de masse, le vocabulaire passif de chacun des membres de la communauté linguistique avait augmenté bien plus fortement que le vocabulaire actif [77]. C'est probablement exact. On peut voir des symptômes de ce glissement dans le nombre des publications sur les « sottises linguistiques », « péchés linguistiques », « dommages linguistiques », « grossièretés linguistiques », parues précisément dans les dernières décennies du siècle passé [78]. Mais il semble que le vocabulaire actif continue d'être en retard, ce qui devrait provoquer notre intérêt. Des tests américains sur la capacité d'association au 20e siècle semblent révéler un progrès rapide dans le rétrécissement des capacités de réaction sur le plan de la langue, vu qu'un nombre croissant des personnes testées associent à un mot donné le même mot correspondant ; des réactions proprement personnelles sur le plan de la langue se font de plus en plus rares. On dirait qu'au cours de quelques décennies la concordance des réponses a sensiblement augmenté ; les trois mots les plus fréquents donnés comme réponse associative à un mot donné représentaient en 1952 les deux tiers de toutes les associations, tandis qu'ils ne constituaient qu'à peine la moitié, quarante ans auparavant. Le rapporteur américain parle — avec prudence, car il s'agit de réactions verbales provoquées et non pas immédiatement de pensée — du siècle du « group think » [79].

Pour nous résumer, nous allons tenter d'expliquer ce retard du vocabulaire actif en nous référant à quelques observations du sociologue Habermas. Il ne saurait s'agir là d'aucun déterminisme, mais

seulement des effets réciproques exercés entre éléments existants et éléments en devenir [80].

Nous avons vu l'influence, par exemple du 'Sprachverein', sur le vocabulaire des sportifs et d'autres groupes. Ce n'est donc plus la famille qui est décisive. De même, on se souvient que c'étaient les *jeunes* Allemands qui reprenaient les mots anglais — une fois de plus ce n'était pas la famille qui transmettait la langue.

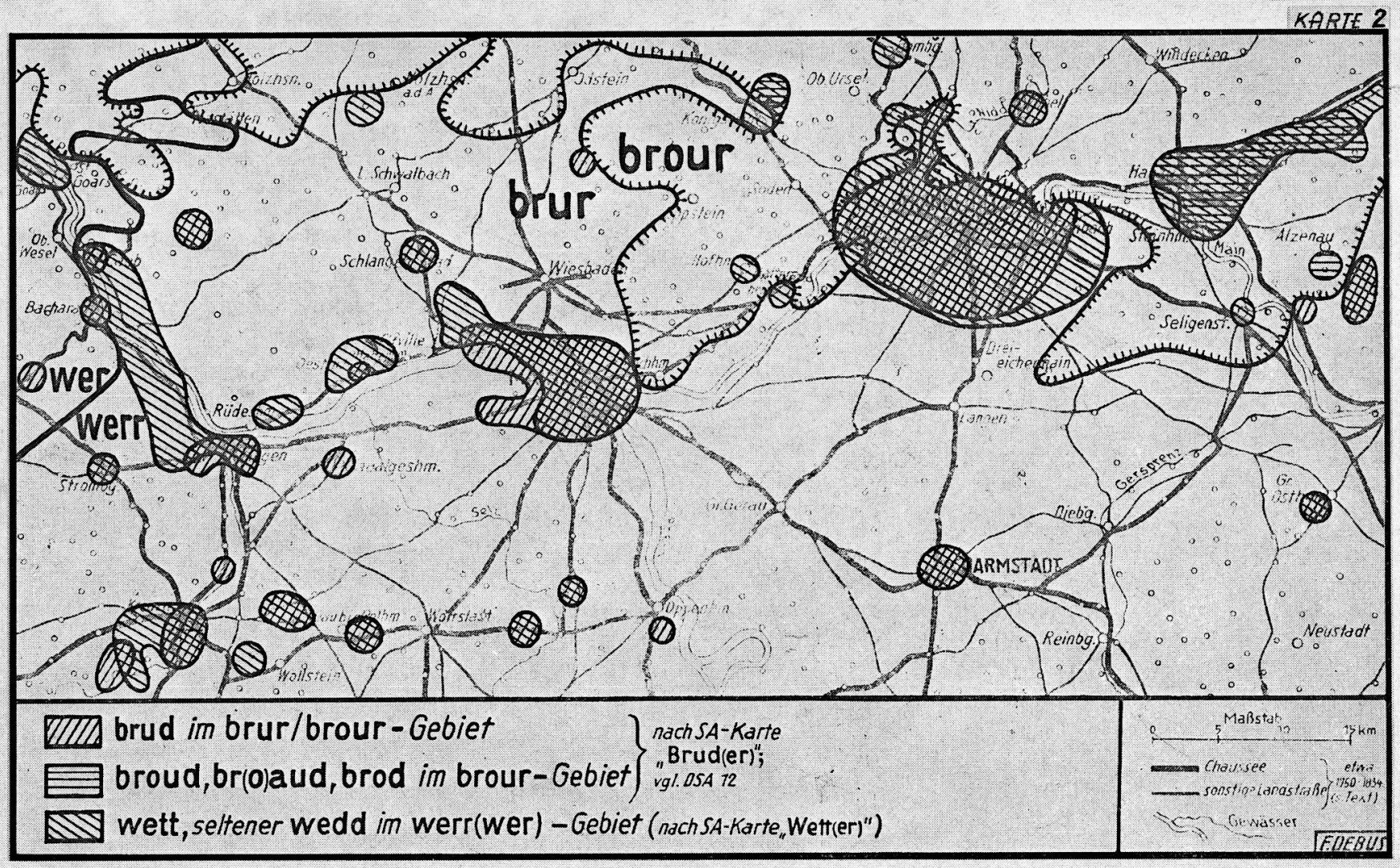
Le mouvement de jeunesse, les 'Wandervögel', se détournent, depuis 1901, expressément de la famille [81]. L'expressionnisme est souvent conçu comme une révolte des fils contre les pères, et ainsi de suite. Il y a beaucoup d'exemples qui montrent que la famille a subi, dans la seconde moitié du 19e siècle, des transformations essentielles. Pour simplifier, on peut dire que dans la première moitié du 19e siècle le souci de la sécurité économique des descendants incombait à la famille bourgeoise qui, parallèlement, remplissait des fonctions protectrices, éducatives, formatrices. En laissant de côté le grand nombre de gens qui ne lisaient pas (faute de temps, d'argent ou de culture) [82], nous voyons dans ces familles bourgeoises le milieu où on s'adonnait à la lecture privée approfondie par les discussions régulières au « salon ». La famille était le lieu de la propagande littéraire. C'est là — simplifié — le centre du « kulturräsonierenden Publikums », comme Habermas l'appelle. C'est de cette époque que rêve Wustmann (que je n'ai que trop cité), disant que l'allemand qu'on trouve dans les romans à quatre sous ou dans les périodiques des années 30 du 19e siècle paraît « carrément classique », comparé à la langue écrite de 1890 [83].

Selon les recherches de Bernstein et d'autres, il semble admis qu'un enfant, dans l'acquisition du langage, « n'apprend pas les règles de ses connaissances linguistiques isolément comme règles permettant la construction d'expressions verbales », mais « seulement en relation avec son entourage immédiat et les rapports d'action et des rôles qu'il implique » [84]. Il y a donc lieu de penser que des interactions bien développées à l'intérieur d'une famille vont de pair avec une connaissance linguistique bien élaborée chez les enfants. Il n'est donc pas étonnant que les gens issus de ces familles bourgeoises et cultivées aient su bien s'exprimer.

Dans la seconde moitié du 19e siècle, quelque chose a changé dans la famille et, par conséquent, dans le « kulturräsonierende Publikum », sans doute en relation avec l'industrialisation et l'urbanisation rapides. Entre 1871 et 1913, la population de l'Allemagne s'est accrue de plus de 50 % [85]. Cet accroissement ne s'est pas fait à la campagne, mais dans les villes : en 1910 plus d'un tiers (34,5 %) de la popula-

Ertag
Mertag
Dienstag
Aftermontag
Dienstag
Zinstag
Mertag
Bayrisches Oberland
Bayerische Alpen
Donau
Lech
Isar
Inn
Iller
Wörnitz
Altmühl
Regen
Kocher
Jagst
Fils
Neckar
Ohrngn.
Neuenstn.
Wald.
Ilshofen
Harrieden
Esch.
Abenbg.
Roth
Freyst.
Velbg.
Parsberg
Burglengenfd.
Roding
Chain
Weinsbg.
Lauffen
Löwenstn.
Hall
Crailshm.
Vellbg.
Feuchtwangen
Gunzenhsn.
Hilpoltstn.
Heideck
Berching
Beilstn.
Gr.Bottw.
Gaildf.
Rückelsbühl
Wassertrüd.
Ellingen
Weißenbg.
Beilngries
Hemau
Dietfurt
Stadtamhof
Marbch.
Murrh.
Backnang
ELLWANGEN
Öttingen
REGENSBURG
Winn.
Welzhm.
Lauchhm.
Bopfngn.
Eichstätt
Kelheim
Waibingn.
Cannstadt
Gmünd
Aalen
Nördlingen
Monhm.
Abensbg.
Schorndf.
Neubck.
Neresheim
Ingolstadt
Neust.
Maiersdf.
Eßlngn.
Göppngn.
Weißenstn.
Donauwörth
Kirchhm.
Heidenhm.
Rain
Rottenbg.
Landau
Nürtngn.
Weilhm
Geislngn.
Giengen
Höchst.
Mainbg.
Owen
Launch.
Dillingen
Dingolfing
Metz.
Neuffen
Wiesenstg.
Gundelfngn.
Wertingen
Schrobenhsn.
Landshut
Urach
Günzbg.
Pfaffenhofen
Blaubeuren
Burgau
Aichach
Moosbg.
Vilsbiburg
Münsngn.
Neu Ulm
Zusmarshsn.
AUGSBURG
Freising
Eggenfelden
Ehingen
Friedbg.
Weißenhorn
Haynin.
Laupm.
Krumbch.
Erding
Hettnge
Munderk
Illertissen
Dachau
Mühldorf
Riedlngn.
Schwabmünchen
Bruck
Pasing
MÜNCHEN
Burghs.
Biberach
Buchau
Mindelhm.
Landsbg.
Ebersbg.
Tittmoning
Saulgau
Starnbg.
Wasserbg.
Waldsee
Wurzach
Kaufbeuren
Wolfratshsn.
Aiblingen
Rosenhm.
Traun
Leutkirch
Schongau
Weilhm.
Ravensbg.
Überdorf
Miesbach
Kempten
Tölz
Wangen
Tettnang
Reichen
Friedrichshfn.
Immenst.
Füssen
Kufstein
Lindau
Sonthofen
Garmisch
Bregenz
St. Gallen
Mittenwld.
Kitzbühel

Carte 1


KARTE 2
brour
brur
wer
werr
Ob. Ursel
Wiesbad.
Schlangenbad
Bachara
Rüdesh.
Strüthg.
Wallstein
Wolfstadt
Niebg.
DARMSTADT
Reinbg.
Gersprenz
Seligenst.
Alzenau
Main
Neustadt
brud im brur/brour-Gebiet
broud, br(o)aud, brod im brour-Gebiet
nach SA-Karte „Brud(er)"; vgl. DSA 72
wett, seltener wedd im werr(wer) – Gebiet (nach SA-Karte „Wett(er)")
Maßstab
0 5 10 15 km
Chaussee
sonstige Landstraße
etwa 1750–1854 (s. Text)
Gewässer
FOEBUS

Carte 2

tion totale vivait dans les villes (20 000), 21 % même dans les grandes villes (100 000) [86]. Dans certaines villes industrialisées (Sarrebruck, Hamborn) le nombre des habitants s'est multiplié par dix, au cours de ces quarante années. Les immigrants de la campagne dans les villes se débarrassaient de la couleur dialectale, s'approchant — avec, sans doute, des zones d'insécurité — de la langue écrite. Les mots parlés en ville avaient plus de prestige que ceux du dialecte, cela se voit par exemple sur la carte 1 (= carte 26 de l'atlas linguistique allemand); cette carte a été faite d'après des questionnaires de 1887/1888 et montre qu'à Munich et autour de Munich le mot «Dienstag» de la langue écrite s'est imposé, tandis que, dans les environs, on a gardé le mot dialectal «Ertag, Mertag»[87]. La carte 2 montre un nouvel aspect du rayonnement linguistique de certaines villes [88] : la prononciation du mot « Bruder » a un 'd' dans les villes de Francfort, Mayence, Hanau et dans leurs environs (comme dans la langue écrite), alors que les dialectes de la région ne prononcent pas le 'd'. Cette carte repose également sur des questionnaires de 1880 à peu près. En tenant compte des routes, elle montre une communication maintenant plus facile et plus régulière entre la ville et la campagne ; des ouvriers habitaient parmi les paysans, les paysans fortunés envoyaient leurs enfants à l'école en ville et parlaient ensuite le bon allemand avec eux. Sans aucun doute, l'urbanisation a provoqué ici des transformations linguistiques.

Qu'en est-il de la population des villes ? Il est vrai que, dans la mesure où les villes prenaient des dimensions incontrôlables, le citadin se retirait dans sa sphère privée. Mais celle-ci avait également changé. Le lieu de la profession était largement séparé de celui de la famille; la sécurité financière des membres de la famille ne dépendait plus de la fortune gérée patriarcalement, les risques les plus grands étaient de plus en plus couverts par des mesures étatiques, ce qui contribua, par exemple, à une transformation des rapports d'autorité dans une famille. Le « salon », lieu fixe de la conversation et de la confrontation entre le domaine privé et le domaine social, disparut, comme en architecture. La famille avait perdu tant de fonctions que son rôle formateur diminuait également. Si l'on réfléchit, sur ce point, à des « spéculations » linguistiques récentes (pour l'instant elles ne sont guère autre chose) qui nous apprennent que des transformations de la langue peuvent découler du « generation gap » (la distance entre les générations) [89], alors les incertitudes du lexique allemand de cette époque paraissent d'autant plus compréhensibles. Ainsi ces « spéculations » laissent entendre que la famille restreinte de la seconde moitié du siècle, partiellement déchargée de

ses fonctions et affaiblie dans son autorité, a fait apparaître encore davantage de transformations linguistiques de ce genre, même si elles se produisent probablement toujours dans l'apprentissage du langage. Comme entre temps des institutions étatiques et semi-étatiques étaient intervenues dans le processus de socialisation, il arrivait d'autant plus facilement que des phénomènes politiques puissent influencer le vocabulaire de l'individu. Bref : on voit le « kulturräsonierendes Publikum » (centré sur la famille) de la première moitié du siècle céder progressivement la place à un « kulturkonsumierendes Publikum » qui, tout en recevant les *stimuli* de la nouvelle industrie culturelle, cessait d'en discuter.

Des *stimuli,* il y en avait : dans les années 80, on voit apparaître la « presse de masse » [90], et cela, comme la plupart des produits de cette industrie culturelle, d'abord dans les villes, c'est-à-dire dans les régions linguistiquement moins stabilisées. C'est « vers 1880 » qu'on enregistre [91] la première apparition du mot « Schlagzeile » (les slogans, les gros titres) — un symptôme peut-être ? La « Generalanzeiger-Presse », qui florissait entre 1870 et 1914, évitait la discussion politique ou confessionnelle, s'appuyait sur les affaires publicitaires et s'imposait par les titres à sensation [92]. Le but était visiblement, comme dans toute industrie culturelle, de permettre une réception des nouvelles, sans nécessité de prémisses, mais aussi sans conséquences sensibles [93], — procédé qu'avaient déjà pratiqué des périodiques comme la « Gartenlaube » (du moins en littérature) qui atteignait 300 000 exemplaires par édition [94]. On facilitait l'appropriation de sujets littéraires difficiles, on l'appuyait sur des auxiliaires optiques et typographiques, on rendait les romans accessibles en orientant le sens du sujet dans le cadre de quelques « patterns ».

Depuis 1864, les « Geflügelte Worte » de Büchmann permettaient de retrouver les citations les plus célèbres de la littérature [95]. Mais malgré les compléments apportés régulièrement au cours des décennies suivantes, les écrivains allemands de la seconde moitié du siècle n'y trouvèrent qu'un maigre accueil. A quoi l'attribuer ? Etait-il maintenant plus difficile de remplir les conditions d'entrée à ce panthéon, c'est-à-dire la notoriété publique ? Etait-ce le public qui avait changé ? Depuis le Naturalisme, c'est-à-dire depuis 1880 environ, le contact entre les écrivains et un public pratiquant la lecture semble encore avoir diminué ; Habermas dit que « les périodiques à programme littéraire n'ont jamais eu ni recherché le contact avec une bourgeoisie à intérêts culturels » [96]. Fontane, un auteur qui avait pourtant trouvé sa place encore de son vivant dans le dictionnaire, était d'avis que les rares lecteurs éventuels avaient une attitude non

seulement indifférente mais hostile à l'égard de ce qui est moderne [97]. Le 'Sprachverein', de son côté, déclara qu'il ne reconnaissait à aucun des écrivains vivants ni le droit ni la dignité de représenter avec ses écrits une norme linguistique [98].

C'est pour ces raisons que nous nous sommes permis d'écarter provisoirement la langue des écrivains de nos observations ; leur importance pour la langue en général allait apparemment en déclinant. Dès maintenant le nombre des écrivains ne recevant pas droit de cité — à la différence de la France — (un phénomène observé par Robert Minder aussi dans des époques antérieures) — devient incalculable [99].

Si le nouveau langage littéraire avait été populaire, il n'aurait pas été si facile au national-socialisme de retirer la citoyenneté à l'art moderne en 1933.

Si, du côté des producteurs, la poésie a pris des formes énigmatiques, on distingue, du côté des lecteurs, une couche particulière de l'intelligentsia, séparée du grand public qui se trouvait progressivement déchargé de la discussion. Il lui restait l'industrie culturelle. Citons encore une fois Habermas : « La pratique culturelle est un exercice, tandis que la consommation de la culture de masse ne laisse pas de traces ; elle transmet une sorte d'expérience qui n'est pas cumulative mais régressive. » [100]

Conclusion

Cet état de régression semble être le but de la langue du national-socialisme, qui va faire l'objet de l'étude de ce semestre. Pour l'instant, nous ne pouvons que proposer quelques hypothèses dans la ligne de ce qui vient d'être dit, mais qui seront encore à vérifier.

L'inaptitude à discuter, préparée de longue date, le principe du « don't talk back », est désormais institutionalisé. Les assemblées nazies ne visaient pas le dialogue, il n'y avait de discussion que « quand cela nous convenait » [101], disait Hitler. C'est de là que résulta la forme de la « Kundgebung » : discours galvanisant, chant de lutte en commun. Devant ces formes fictives de vie politique, l'assistance restait passive. La langue, moyen de réflexion et de critique, était désamorcée ; le mot « critique », par exemple en relation avec l'art, était interdit par la loi et remplacé par le mot « Kunstbetrachtung » [102] (= considérations sur l'art). Les manifestations visaient l'établissement d'une « akklamationsbereite Stimmung » [103]. On comptait sur la fatigue de la population laborieuse comme sur

un facteur positif et on décida que les « Kundgebungen » devaient avoir lieu *le soir* parce que, disait-on, la capacité intellectuelle était affaiblie à cause de la fatigue [104].

Le but du discours était l'effet visible, non la communication intellectuelle. La réflexion indépendante et avisée devait être paralysée par la forme monumentale (Monumentalität), celle-ci faisait apparaître les choses existantes comme invincibles, maintenant les exécutants et les participants sous un même sortilège, affaiblissant les énergies intellectuelles au profit de forces suggestives [105]. Cette tendance au caractère monumental entraîne le goût des superlatifs, la fréquence des tautologies, les antithèses simplificatrices, les abréviations sous forme de slogans. Hitler dit lui-même que ce qui importe dans un discours, c'est la primitivité [106], « la concentration sur quelques points, la répétition constante des mêmes choses, la forme du texte exprimant l'assurance et la conscience de soi de celui qui fait ses déclarations sur un ton apodictique » [107]. Parler n'était plus le fait des nécessités objectives concernant le sujet donné, mais un instrument devenu autonome. En se servant d'expressions substantivées à la place de propositions bien ordonnées, on voulait nier qu'une même chose puisse entrer dans les relations les plus variées. Une fois les choses ainsi désignées, elles apparaissent comme l'équivalent de leur fonction, d'autres fonctions sont exclues : les mots deviennent des clichés qui ne peuvent plus déployer leur signification et sont immunisés contre la contradiction [108]. S'il y a des vocables qui dérangent, on les élimine par décision du gouvernement. A côté d'un emploi perverti du langage religieux, on emploie un biologisme vulgarisé, ce qui fait douter de tout humanisme. Partout la propagande avait le dessus, camouflant l'énorme disjonction entre apparence et réalité, même dans les domaines ressortissant à l'utilisation de la langue, comme la presse, la radio, l'école, la littérature. Déjà cette offre d'unité exerçait son attrait sur ceux qui, « jusque-là n'avaient vu le monde que par fragments » [109]. On a assisté à de nombreux procès contre des national-socialistes qui ne se sentaient pas directement concernés par les actions auxquelles ils ont participé. Il faudrait examiner dans quelle mesure la langue de cette période a contribué à ces erreurs sur la réalité brutale.

Walter LENSCHEN.

NOTES

[1] W. Hesterkamp : *Einflüsse sozialer Verhältnisse auf die Namenwahl* (in : *Muttersprache* 75 (1955), p. 33 et s.).

[1a] Hesterkamp, p. 36. a = prénoms masculins d'origine germanique, f = prénoms masculins d'origine étrangère.

[2] Hesterkamp, p. 34. Cf. Duden-Taschenbücher 4 : Lexikon der Vornamen, Mannheim 1968.

[2a] Hesterkamp, p. 34. K = formes de noms abrégées, B = noms composés, a = noms d'origine germanique, f = noms d'origine étrangère.

[3] A. Martinet : *Eléments de linguistique générale,* Paris 1967, p. 19.

[4] A. Martinet : ibid., p. 20. Cf. B. L. Whorf : « We dissect nature along lines laid down by our native languages. The categories and types that we isolate from the world of phenomena we do not find there because they stare every observer in the face ; on the contrary, the world is presented in a kaleidoscopic flux of impressions which has to be organized by our minds — and this means largely by the linguistic systems in our minds » (B. L. Whorf: *Collected Papers in Metalinguistics,* Washington 1952, p. 5).

[5] D. Wunderlich: *Die Rolle der Pragmatik in der Linguistik* (in: *Der Deutschunterricht,* 22, sept. 1970, p. 6). Cf. C.W. Morris : *Signs, Language and Behavior,* New York 1955, p. 219 : « Pragmatics is that portion of semiotic which deals with the origin, uses and effects of signs within the behavior in which they occur. » Cf. C. Cherry : *On Human Communication,* The M. I. T. Press Cambridge/Mass. and London/England, 1957, p. 224.

[6] On peut reprocher à la terminologie de Gadamer quelques imprécisions — il semble néanmoins rappeler quelque chose d'important. A côté de ce disciple de Heidegger, le linguiste marxiste Albrecht exprime également quelques réserves : « Caractériser la langue comme un système de signes a déjà conduit F. de Saussure à des difficultés considérables. Car la *differentia specifica* par rapport à d'autres systèmes de signes manque totalement chez lui. » Cf. H.G. Gadamer : *Mensch und Sprache* (in : *Muttersprache* 1965, p. 259). — E. Albrecht : *Sprache und Erkenntnis,* Berlin 1967, p. 167.

[7] Cf. H. Weinrich : *Linguistik der Lüge,* Heidelberg 1966, pp. 27 et s.

[8] Cf. E. Oksaar : *Sprache als Problem und Werkzeug des Juristen* (in : *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie* 53, 1967, pp. 91 et s.).

[9] Th. W. Adorno : *Eingriffe,* Frankfurt 1963, p. 151.

[10] J. Fourquet : *La situation linguistique en Allemagne* (in : *Le langage,* ed. A. Martinet, Paris 1968).

[11] G. Mann : *Deutsche Geschichte des 19. und 20. Jahrhunderts,* Frankfurt 1963, pp. 262 et s.

[12] Rivalité linguistique, p. ex. entre Berlin et Vienne, cf. A. Lasch : *Berlinisch,* Darmstadt 1967.

[13] J. Fourquet : « Il faut remarquer... que l'écrivain allemand de valeur tend à montrer son originalité non seulement par le contenu de son œuvre, mais par la création d'une langue individuelle... » (op. cit.).

[14] Cf. p. ex. W. F. Leopold : *The Decline of German Dialects* (in : *Readings in the Sociology of Language,* ed. by J. A. Fishman, The Hague / Paris 1968, pp. 340 et s.).

[15] Cf. O. Schrader : *«Deutsches Reich » und « Deutscher Kaiser », eine sprachlich-geschichtliche Betrachtung zum 18. Januar 1896* (in : *Wiss. Beihefte zur Zeitschr. des allg. deutschen Sprachvereins,* Heft X, 1896, pp. 153 et s.). Pour les termes « designative » / « appraisive », cf. G. Klaus : *Sprache der Politik,* Berlin 1971.

[16] Cf. Th. Schieder : *Vom Deutschen Bund zum Deutschen Reich* (in : B. Gebhardt : *Handbuch der deutschen Geschichte,* vol. III, Stuttgart 1962, pp. 188 et s.). Cf. H. Böhme : *Die Reichsgründung,* München 1967.

[17] B. Schmitz : *Deutsche Grammatik für gebildete Deutsche,* Greifswald 1873, p. XII.

[18] *Geschichte und Leistung des Dudens,* éd. par Bibliographisches Institut, Mannheim 1968, pp. 12 et s.

[19] Cf. *Deutsche Bühnenaussprache - Hochsprache »,* bearbeitet von Th. Siebs, Bonn 1922, p. 7.

[20] Cf. W. Treue : *Wirtschafts- und Sozialgeschichte Deutschlands im 19. Jh.* (in : B. Gebhardt : *Handbuch der deutschen Geschichte,* vol. III, 1962, p. 404).

[21] Concernant la terminologie 'vertikale Beziehungen' versus 'horizontale', cf. J. Habermas : *Strukturwandel der Öffentlichkeit,* Neuwied und Berlin, pp. 174 et s.

[22] L. Günther : *Recht und Sprache,* Berlin 1898, p. VI, note 3.

[23] G. Wustmann : *Allerhand Sprachdummheiten,* Leipzig 1891, pp. 14 et s. En 1891 déjà, l'*Annuaire politique de la Confédération* réagit négativement contre Wustmann. Cf. *Politisches Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft,* ed. C. Hilty, Bern 1891, pp. 545 et s.

[24] Habermas : *Strukturwandel...,* p. 175.

[25] Habermas : *Strukturwandel...,* p. 173.

[26] Déjà en 1894, O. Behaghel relevait les implications politiques de la position de Wustmann : « Et là, on comprend clairement comment l'attitude face à la langue coïncide avec le point de vue politique qui croit que ce que le grand-père a fait ou n'a pas fait, ce qu'il a possédé ou n'a pas possédé, est toujours mieux que ce que le présent a produit » (in : O. Behaghel : *Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit.* In : *Wissenschaftliche Beihefte zur Zeitschrift des allg. deutschen Sprachvereins,* 2. Reihe Heft VI, Berlin 1894, p. 19).

[27] « Jusqu'à présent, la société a oscillé entre science et gouvernement : devant le gouvernement, elle se présentait comme déléguée de la science et devant la science elle se réclame du soutien de l'Etat. Il s'agit de choisir : ou bien société linguistique, c'est-à-dire association libre de chercheurs en linguistique sans préjugés, ou bien administration linguistique, c'est-à-dire un département d'un ministère utopique pour la propagande pangermanique » (L. Spitzer : *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass,* Wien 1918, p. 64).

[28] Habermas, *Strukturwandel...,* pp. 172 et s.

[29] Cf. E. Oksaar : *Sprache als Problem und Werkzeug des Juristen* (in : *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie* 53, 1967, pp. 107 et s.).

[30] Cf. L. Günther : *Recht und Sprache,* Berlin 1898, pp. 21 et s. ; W. Merk : *Werdegang und Wandlungen der deutschen Rechtssprache,* Marburg 1933 ; H.

Dölle : *Vom Stil der Rechtssprache,* Tübingen 1949 ; K. Wolff : *Die Gesetzessprache,* Wien 1952.

[31] Cit. dans H. Dölle : *Vom Stil der Rechtssprache,* p. 26.

[32] Cit. dans Th. Heuss : *Friedrich Naumann,* Stuttgart 1937, p. 613.

[33] Cf. L. Salomon : *Allgemeine Geschichte des Zeitungswesens,* Leipzig 1907, pp. 58 et s. ; cf. R. Schenda : *Volk ohne Buch,* Frankfurt 1970, p. 451 : « In der Stadt Bremen fielen auf ein Zeitungsexemplar im Durchschnitt

1841/42	25 Personen als potentielle Leser
1844/45	16,2
1848/49	8,8 (Revolutions-Interesse !)
1855/56	9,3
1885	5
1902	2,6
1908/14	2,9 Personen als potentielle Leser. »

[34] Habermas : *Strukturwandel...,* p. 240.

[35] Cf. F. Naumann dans la 71e séance du 31 juillet 1919 : « ... Si on applique la décision de remettre, au moment de la fin de scolarité, à chaque jeune citoyen un exemplaire de la Constitution, ce seront surtout les droits fondamentaux qui leur apporteront dans une large mesure des éclaircissements très utiles. Voilà le 'volkstümlicher Staatskatechismus', le guide allemand qui est à la base de la vie publique... » (in : *Verhandlungen der Verfassunggebenden Deutschen Nationalversammlung,* vol. 329, p. 2190 B).

[36] Cf. Habermas : *Strukturwandel...,* p. 188.

[37] Cf. G.A. Ritter: *Historisches Lesebuch* 2, Frankfurt 1967, pp. 10, 12, 13, 14.

[38] Cf. Th. Heuss : *Friedrich Naumann,* p. 612.

[39] Cf. Th. Heuss : ibid.

[40] Cité d'après le compte rendu du *Verfassungsausschuss* dans G. Anschütz : *Die Verfassung des Deutschen Reiches vom 11. August 1919. Ein Kommentar für Wissenschaft und Praxis,* Berlin 1928, pp. 298 et s.

[41] Cette prévisibilité de la terminologie juridique allemande semble en effet grande ; on a compté que, dans le Code civil autrichien, chaque mot est employé en moyenne 12,8 fois, mais 22,9 fois dans le Code civil allemand, donc deux fois plus souvent. (Cf. W. Merk : *Werdegang und Wandlungen der deutschen Rechtssprache,* p. 31.)

[42] Cf. Th. Heuss : *Friedrich Naumann,* p. 616.

[43] Th. Heuss : ibid. pp. 615 et s.

[44] Les premiers 3000 mots forment, dans le texte de 1871, 100 phrases, dans celui de 1919, 154 phrases, si je compte juste. Dans les discours de Bismarck devant le Reichstag, entre 1885 et 1889, les phrases comptent en moyenne 33,863 mots. (Cf. W. Fucks / J. Lauter : *Mathematische Analyse des literarischen Stils.* In : *Mathematik und Dichtung.* Ed. par H. Kreuzer / R. Gunzenhäuser, München 1969, p. 115.)

[45] Cf. E. Albrecht : *Sprache und Erkenntnis,* p. 133. Il dit que la conscience peut embrasser 160 bit d'informations. On ne peut pas en déduire une recette, basée sur la psychologie de l'information, pour l'emploi de la langue, car, dans le con-

texte, les mots subissent une diminution de leur valeur d'information qui passe de 15 à 5 bit en moyenne.

[46] Cf. H. Eggers : *Wandlungen im deutschen Satzbau* (in : *Deutschunterricht* 13 (1961), pp. 47-61).

[47] Cit. d'après : *Reichs-Gesetzblatt* 1871, p. 65.

[48] Cit. d'après E. R. Huber : *Dokumente zur deutschen Verfassungsgeschichte,* vol. 3, Stuttgart 1966, p. 139.

[49] Cf. p. ex. article 18 (1871) et article 46 (1919).

[50] Par contre, déjà le commentaire de G. Anschütz — première parution en 1921 — dit que, p. ex. l'article 148 impose à l'enseignant deux tâches « qui pourraient difficilement être conciliables », à savoir, l'éducation de la jeunesse « dans l'esprit du peuple allemand et dans celui de la réconciliation entre les peuples » (« im Geiste des deutschen Volkstums und der Völkerversöhnung »), Anschütz, p. 387.

[51] Cf. les préambules des deux Constitutions. Concernant la « Einbettung » des expressions linguistiques, cf. K. Bühler : *Sprachtheorie,* Stuttgart 1965, pp. 154 et s. : « das sympraktische, symphysische und das synsemantische Umfeld der Sprachzeichen ».

[52] Je vois « derselbe » environ 30 fois dans le texte de 1871, en 1919 il a disparu. Quant à « welcher » et « derselbe », cf. Wustmann: *Allerhand Sprachdummheiten,* pp. 144 et s., pp. 227 et s.

[53] Dans les citations suivantes, le premier exemple est pris du texte de 1871, le second de celui de 1919.

[54] Cf. W. Apelt : *Geschichte der Weimarer Verfassung,* München 1946, p. 100.

[54a] Cf. 4e séance du 10 février 1919 (Dr. Preuss): « ... Vous voyez, Messieurs, les conséquences graves qu'il peut y avoir dans certaines circonstances si l'on veut céder au vœu, par ailleurs justifié, de renoncer aux mots étrangers » (in : *Verhandlungen der verfassunggebenden Deutschen Nationalversammlung,* vol. 326, pp. 30 et s.).

[55] Par exemple, P. v. Polenz : *Sprachpurismus und Nationalsozialismus* (in : *Germanistik — eine deutsche Wissenschaft,* Frankfurt 1967, pp. 111 et s.).

[56] *Illustrirtes Deutsches Militär-Lexikon.* Ed. von J. Scheibert (kgl. preuss. Major), Zürich 1897.

[57] Cf. P. Kretschmer : *Wortgeographie der hochdeutschen Umgangssprache,* Göttingen 1969, p. 75, n. 3. A la page 78 de ce même ouvrage, on peut lire que, depuis les années 70/80 du 19e siècle, on propageait à différents endroits une salutation « germanique », le mot « Heil ».

[58] Th. W. Adorno : *Wörter aus der Fremde* (in : *Noten zur Literatur* II., Frankfurt 1961, pp. 112 + 111).

[59] Cité selon l'appendice de H. Dunger: *Engländerei in der deutschen Sprache,* Berlin 1909. Selon le point de vue sociologique, il faut voir dans cette société une des nombreuses créations de ce genre, courantes dans la deuxième moitié du siècle — à considérer en relation avec l'urbanisation rapide. Une association comparable en 1848 n'avait pas eu de succès.

[60] L. Günther : *Recht und Sprache,* p. 26.

[61] *Der Grosse Duden,* Band 5, Fremdwörterbuch, Mannheim 1960.

[62] Cf. P. Guiraud : *Les mots étrangers,* Paris 1971. Guiraud note environ 3000 mots étrangers en français.

[63] Cf. J. Erben : *Abriss der deutschen Grammatik,* Berlin 1967, p. 18.

[64] Th. W. Adorno : *Wörter aus der Fremde,* p. 118.

[65] Cf. L. Spitzer : *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass,* p. 32. Dans la note 8, Sp. cite un passage du traité d'un socio-démocrate sur la langue allemande : « Il est certain qu'il faut attribuer partiellement à la prédominance des mots étrangers le fait que la science n'a de loin pas perdu son caractère de science secrète. »

[66] Th. W. Adorno : *Wörter aus der Fremde,* p. 116.

[67] G. Mounin : *Introduction à la sémiologie,* Paris 1970, p. 47 (cité d'après Benveniste).

[68] Th. W. Adorno : *Wörter aus der Fremde,* pp. 115 et s.

[69] Cf. H. Arens : *Sprachwissenschaft,* Freiburg/München 1969, pp. 442 et s.

[70] Cf. L. Spitzer : *Fremdwörterhatz...,* p. 18.

[71] Cf. L. Spitzer : ibid., p. 23.

[72] Cf. O. Gildemeister : *Der Kampf gegen die Fremdwörter* (in : *Deutsche Rundschau,* 1886, cit. dans K. O. Erdmann : *Die Bedeutung des Wortes,* Darmstadt 1966, p. 136) : « pour soustraire à la notion qu'on veut indiquer une part de sa grandeur, de sa solennité, de son charme propre à l'expression allemande, on la remplace par le mot étranger (en général français), comme si la résonance étrangère suffisait pour abaisser d'un degré la valeur de la notion. On dirait que la noble fierté de la langue originelle veut inconsciemment se faire valoir à l'encontre des langues bâtardes élégantes mais non égales de nature. » (G. était opposé au 'Sprachverein'.)

[73] Cf. P. v. Polenz : *Sprachpurismus...,* p. 128.

[73a] Cf. G. Amsel : *Untersuchungen über die Häufigkeit der Wortformen der deutschen Sprache* (in : *Wissensch. Beihefte zur Zeitschr. des allg. dt. Sprachvereins,* Heft VI, 1894, pp. 30 et s.). Cf. H. Meier : *Deutsche Sprachstatistik,* Hildesheim 1967, pp. 7 et s.

[74] Cité d'après « Beilage II. Deutsche Ausdrücke für das Fussballspiel » (in : H. Dunger : *Engländerei in der deutschen Sprache,* pp. 90 et s.).

[75] Cf. H. Dunger : *Engländerei...,* p. 3.

[76] H. Dunger : ibid. S'il est vrai que cette imitation de l'anglais était aussi répandue que cela en 1909, le « chant de haine contre l'Angleterre » de E. Lissauer en devient d'autant plus remarquable. Ce poème de propagande, avec le refrain : « nous n'avons tous qu'un seul ennemi, c'est l'Angleterre », semble avoir suscité un tel intérêt que le Chancelier allemand se distança publiquement de cette 'haine'. R. Rotheit : *Kernworte des Weltkrieges,* Berlin 1916, pp. 194 et s., donne quelques indications sur ce «Hassgesang». Première publication dans les reportages de guerre du *Berliner Börsen-Courier,* le 1er sept. 1914 (la veille de la bataille de Sedan). « Selon l'indication du poète lui-même, le poème, chanté immédiatement comme chanson populaire en Allemagne du Sud, fut d'emblée galvaudé. Il y passait pour la création d'un soldat bavarois et fut, à ce titre, répandu sur ordre militaire par le Kronprinz de Bavière. D'autre part, il fut diffusé dans plusieurs armées allemandes soit par exemplaires destinés à chaque homme, soit par un exemplaire pour un esca-

dron, pour une batterie, pour une compagnie... Des entreprises bancaires ou commerciales de Hambourg joignaient le « Hassgesang » en trois langues — allemand, anglais, français — à leurs lettres d'affaires adressées aux pays neutres. »

[77] P. v. Polenz : *Geschichte der deutschen Sprache,* Berlin 1970, p. 137.

[78] Cf. L. Günther : *Recht und Sprache,* notes 29 à 33.

[79] Cf. H. Hörmann : *Psychologie der Sprache,* Berlin - Heidelberg - New York 1970, pp. 131 et s.

[80] Cf. N. Chomsky : *Sprache und Geist,* Frankfurt 1970, p. 47.

[81] Quelques mots du mouvement de jeunesse se retrouvent dans le vocabulaire du « IIIe Reich », p. ex. 'Bewegung', 'Lager', 'Fahrt', 'Heim', 'Pimpf', etc.

[82] Cf. R. Schenda : *Volk ohne Buch,* Frankfurt 1970, p. 57 : « Jusqu'à la seconde moitié du 19e siècle, la majorité des ouvriers ne sait lire qu'avec peine et l'art d'écrire lui échappe encore davantage. Ce n'est que dans la seconde moitié du 19e siècle que l'instruction générale atteint davantage la population ouvrière. »

[83] Wustmann : *Allerhand Sprachdummheiten...,* p. 4.

[84] Cit. dans D. Wunderlich : *Die Rolle der Pragmatik in der Linguistik,* p. 13. Cf. B. Bernstein : *Elaborated and Restricted Codes : Their Social Origins and Some Consequences* (in : J. J. Gumperz / D. H. Hymes : *The Ethnography of Communication,* 1964, pp. 55 et s.).

[85] Population allemande en 1871 : 41 millions ; en 1913 : 65 millions.

[86] Cf. G. A. Ritter : *Historisches Lesebuch* 2 (1871-1914), Frankfurt 1967, pp. 27 et s. Cf. W. Treue : *Wirtschafts- und Sozialgeschichte Deutschlands im 19. Jahrhundert* (in: B. Gebhardt: *Handbuch der deutschen Geschichte,* vol. 3, pp. 410 et s.).

[87] *Deutscher Sprachatlas,* éd. par F. Wrede, W. Mitzka, B. Martin, Marburg 1926 et s., carte 26. Cf. K. Bischoff : *Sprachliche Beziehungen zwischen Stadt und Land in neuerer Zeit* (in : *Studium Generale,* Jahrgang 16, Heft 10 (1963), pp. 631 et s.).

[88] Cf. F. Debus : *Stadtsprachliche Ausstrahlung und Sprachbewegung gegen Ende des 19. Jahrhunderts* (in : *Marburger Universitätsbund,* Jahrbuch 1963, éd. par L. E. Schmitt, Marburg 1963, pp. 17 et s.).

[89] W. Cowan : *Speculation about Language Change : the Generation Gap* (in : *Lingua,* 28 (1971), pp. 265 et s.).

[90] Cf. *Der Grosse Brockhaus,* Wiesbaden 1957, s. v. « Zeitung ».

[91] H. Paul / W. Betz : *Deutsches Wörterbuch,* 1966, p. 548.

[92] Cf. *Der Grosse Brockhaus,* s. v. « Generalanzeiger-Presse ».

[93] Habermas : *Strukturwandel...,* p. 204.

[94] Cf. M. Zimmermann : *Die Gartenlaube als Dokument ihrer Zeit,* München 1967.

[95] G. Büchmann : *Geflügelte Worte,* 1864 (et plus tard).

[96] Habermas : *Strukturwandel...,* p. 196.

[97] Th. Fontane : *Die gesellschaftliche Stellung der Schriftsteller* (1891) (in : Th. Fontane : *Aufsätze zur Literatur,* München 1963, pp. 491 et s.).

[98] L. Mackensen : *Die deutsche Sprache unserer Zeit,* Heidelberg 1956, p. 11.

[99] R. Minder : *Deutsche und französische Literatur — inneres Reich und Einbürgerung des Dichters* (in : R. Minder : *Kultur und Literatur in Deutschland und Frankreich,* Frankfurt 1962). Cf. O. Basler : *Die Sprache des modernen Arbeiters* (in : *Zeitschrift für deutsche Wortforschung* 15, 1914, pp. 246 et s.). En 1907 un sociologue distribua des questionnaires à des ouvriers avec, entre autres, la question : « Quels sont les objets que vous aimeriez acquérir si vous en aviez les moyens ? » Dans les réponses, dépassant 5000, il y eut, certes, pas mal de désirs de livres, mais d'aucun écrivain vivant, semble-t-il. Cf. G. Benn : *Summa summarum* (in : *Gesammelte Werke in 8 Bänden,* ed. von D. Wellershoff, Wiesbaden 1968, vol. 8, p. 1881). G. Benn, un des expressionnistes les plus connus, a calculé combien lui avait rapporté son métier d'écrivain durant les quinze premières années de sa carrière : 975 marks, « y compris pour les éditions complètes, les feuilletons, les réimpressions, les reprises dans les anthologies ».

[100] Habermas : *Strukturwandel...,* p. 200 : « Umgang mit Kultur übt, während der Verbrauch der Massenkultur keine Spuren hinterlässt; er vermittelt eine Art von Erfahrung, die nicht kumuliert, sondern regrediert. »

[101] A. Hitler : *Mein Kampf,* 147e-148e édition, München 1935, p. 549.

[102] Cf. J. Wulf : *Literatur und Dichtung im Dritten Reich,* Gütersloh 1963, pp. 310 et s.

[103] Habermas : *Strukturwandel...,* p. 258.

[104] A. Hitler : *Mein Kampf,* pp. 531 et s.

[105] W. Benjamin : *Pariser Brief,* 1936. Cité dans L. Winckler : *Studie zur gesellschaftlichen Funktion faschistischer Sprache,* Frankfurt 1970, pp. 19 et s.

[106] A. Hitler : *Mein Kampf,* p. 534.

[107] Cité dans L. Winckler : *Studie...,* p. 32 (cf. note 105).

[108] Cf. H. Marcuse : *Der eindimensionale Mensch,* Neuwied 1970, pp. 106 et s.

[109] K. Burke : *Die Rhetorik in Hitlers « Mein Kampf » und andere Essays zur Strategie der Überredung,* Frankfurt 1967, p. 31.

Lexique des termes linguistiques utilisés dans l'étude ci-contre

monème	unité signifiante minimum (Martinet). élément distinctif minimal porteur de substance sémantique (Pottier).
lexème	monème qui trouve sa place dans le lexique (Martinet).
morphème	monème qui apparaît dans les grammaires (Martinet).
sème	trait distinctif sémantique minimum (Pottier).
sémème	ensemble des sèmes d'un lexème donné (Pottier).
archisémème	ensemble des sèmes communs à plusieurs sémèmes (Pottier).
archilexème	lexème dont le sémème correspond à un archisémème (Pottier).
classème ou sème contextuel	classe sémantique très générale du type *animé/inanimé, continu/discontinu,* etc. (Greimas, Pottier).
noyau sémique	pour un lexème donné, ensemble des sèmes qui ne sont pas des classèmes (Greimas).
champ lexical	ensemble paradigmatique de lexèmes ayant un certain nombre de sèmes en commun (Pottier).
catégorie syntactique	(*syntactic marker*) élément donnant la classification de l'unité lexicale comme partie du discours (Katz/Fodor).
catégorie sémantique	(*semantic marker*) élément de sens appartenant à la partie du signifié de l'unité lexicale qui est systématique dans la langue (Katz/Fodor).
différenciateur	(*distinguisher*) élément de sens relevant de la partie idiosyncratique du signifié de l'unité lexicale (Katz/Fodor).
restriction sélective	élément indiquant la possibilité qu'a un mot de se combiner avec un autre dans un rapport syntactique donné (Katz/Fodor, Todorov).

Les unités du signifiant sont marquées par des / /, les éléments du signifié sont placés entre [ ].